

***Production alimentaire et ravitaillement de la Ville d'Alger à l'époque ottomane******M. Khemissi Abdelhamid******Université Constantine 2***

## Résumé de l'article

A l'époque ottomane – du XVI au début du XIX siècle – le gouvernement de la Régence, a doté la ville d'Alger, principale ville et capitale politique et administrative du pays, d'un mécanisme assez efficace d'approvisionnement. Cette opération supervisée, en amont, par le Beylik, par l'intermédiaire de ses oukils, au niveau de la mise en valeur des domaines beylicales situés dans le pays du sahel et la Mitidja; en y implantant l'élément humain nécessaire constitué essentiellement de paysans Andalous et de montagnards - constitués en tribus Raias- des environs immédiats. En aval, le Beylik créa une administration spécialisée pour encadrer les opérations de transport, d'entrepôt et de distribution des denrées alimentaires, tout en garantissant au trésor public d'énormes revenus financiers et par la même fournir régulièrement des provisions de bouche à la classe dirigeante turque. Néanmoins, ce système souffre comme toute œuvre humaine de nombreuses imperfections surtout en périodes de calamités naturelles : sécheresses et invasions de sauterelles, cause essentielle de disettes et de famines dévastatrices, en face desquelles le Beylik reste incapable de réagir avec les moyens de l'époque.

ملخص المقال بالعربية

خلال العهد العثماني بالجزائر – ما بين القرن 16م و بداية القرن 19 م - وضعت سلطات الايالة نظاما تموينيا خاصا بمدينة الجزائر كبرى مدن البلاد. وقد شهد الملاحظين على فعالية هذا النظام. يغطي هذا النظام كل مراحل العملية التموينية بدءا من عمليات الانتاج الزراعي التي انطلقت بتوزيع الاراضي و توطين الفلاحين الاندلسيين و بعض القبائل الجبلية التي اصبحت رعية بسهولة الساحل و متيجة. و للإشراف المباشر على استغلال الأراضي بشكل مستمر وضعت " الأحواش " تحت إدارة " وكلاء السلطان ". كما كان البايك يشرف على عمليات نقل المحاصيل وتخزينها ثم توزيعها بشكل يوفر للخزينة العمومية مداخيل كبيرة و للنخبة السياسية و الإدارية و العسكرية مواد تموينية مجانا أو بأسعار منخفضة. ورغم صرامة البايك و نجاعة هذا النظام إلا أن نقص الغذاء و المجاعات التي تنتج عن الجفاف أو غزو الجراد تتسبب دائما في حدوث كوارث ديموغرافية و اجتماعية – اقتصادية لا قدرة للبايك على حلها بإمكانيات ووسائل ذلك العصر.

Chez toutes nations, depuis l'antiquité et jusqu'à nos jours, les gouvernements se sont préoccupés du problème de ravitaillement et celui d'assurer la subsistance publique et la paix sociale par des mesures efficaces. Le meilleur dispositif de ce genre, fut inventé par les Romains; avec la création de la préfecture de l'annone, ou, « cura annonae », en garantissant aux masses plébéiennes de la Rome antique le pain et le cirque « panem et circenses ». à la fin et au début des temps modernes, l'Empire Ottoman, héritier des traditions arabo-persanes et byzantines dota les grandes villes du monde ottoman d'un système d'approvisionnement presque identique dans toutes les provinces de l'Empire des osmanlis. Alger, Petite bourgade de pêcheurs sous l'autorité de la tribu arabe des Thaâlbas et son Emir Selim Toumi; El-djazair fut promue par les Barberousse – au début du XVI ème siècle – au rang de capitale politique et administrative de la nouvelle Régence d'Alger. Position éminente qu'elle gardera jusqu'à aujourd'hui. Toute ville et de surcroît capitale d'un Etat nouvellement constituée, réclame sa nourriture quotidienne à sa campagne environnante.

Dans le cas d'Alger, c'est au sahel d'Alger – Fahs<sup>1</sup> - et à la plaine fertile de la Mitidja qu'elle fait appel. Dans cette perspective, les autorités de la Régence furent obligées d'arrêter une politique économique en vue de garantir aux habitants d'El-djazair, l'approvisionnement régulière en denrées alimentaires tels que le blé dur, l'orge, toutes sortes de légumes, de fruits et

*Production alimentaire et ravitaillement de la Ville d'Alger à l'époque ottomane*

viandes à des prix raisonnables<sup>2</sup>. A partir de cette réalité indiscutable, nous sommes en mesure de s'interroger sur les traits de la politique beylicale en matière de production et de ravitaillement alimentaire des villes notamment la ville d'El-djazair durant toute la période de la domination turque sur l'Algérie. Et en second lieu, on doit s'interroger sur le potentiel agricole du sahel et de la Mitidja, qualifiés, à tort ou à raison, par les observateurs de grenier d'Alger. Tout cela, et il faut le rappeler dans un contexte politico- économique caractérisé par la suprématie des Empires ibériennes du nouveau monde et le mercantilisme protectionniste pour corollaire économique et monétaire. Ceci dit, que les Etats du pourtour méditerranéen surtout n'eurent d'autres choix que de sombrer dans l'autarcie et le protectionnisme le plus radical. Et par conséquent éviter au maximum tout recours à l'importation des denrées alimentaires. Explorer le thème de la production et de l'approvisionnement alimentaires de nos villes n'est pas chose aisée. Actuellement, presque toutes les études historiques dans notre pays se penchent sur les sujets d'ordre politique et militaire, en bref, la grande Histoire, ou sur des sujets ou des personnages aux rôles insignifiants dans l'Histoire nationale. Ce qui revient à dire que les études historiques dans le domaine de l'alimentation et l'approvisionnement d'Alger à l'époque ottomane est un champ d'investigation encore en friche. Et par conséquent, nous avons décidé, par cette modeste étude, jeter une lumière sur le sujet. Le travail de l'administration des subsides consiste à peu près à :

- 1) Chercher, découvrir et créer au besoin les ressources en céréales nécessaires pour constituer un ravitaillement régulier : les rassembler et les transporter où leur présence fait défaut.
- 2) Conserver et surveiller les approvisionnements du jour de leur arrivée au jour de leur emploi, et constituer sur place un stock de réserve.
- 3) Faire face, avec les existences disponibles, aux nécessités journalières de la consommation.

4) Faire l'usage de toutes sortes de contraintes afin de garantir l'approvisionnement de la ville et des composantes civile et militaire de la classe dirigeante turco – ottomane gratuitement ou à moindre prix, au détriment des intérêts légitimes des Algériens.

Toute politique gouvernementale d'approvisionnement ne doit omettre les réalités socio – économiques et démographiques du pays ou des villes à approvisionner et tenir compte des besoins réelles ou probables de la population.

Alger : démographique et commerce des denrées : la victoire décisive de Arroudj sur les Espagnols commandés par Francesco de vero, en 1516 devant Alger. Ceci lui a donné l'énergie et l'audace d'en découdre avec les Thaalbas de la Mitidja et leur chef Selim toumi , étranglé à Bab-Azzoun avec son turban. le même sort fut réservé aux Mehals à Tenès<sup>3</sup> . Jean Léon l'Africain, fut le témoin oculaire de ce grand évènement : « considérant que Barberousse étoit homme courageux, expérimenté aux ruses de guerre .. tua dans une étuve en trahison un qui se disoit seigneur d'Alger, lequel étoit prince des arabes, habitants en la plaine de Mettegia , et s'appelloit Selim Etteumi, de la lignée de Tehaliba , qui pocède de Machel ( Mehal ) , peuple arabe. Et lorsque les Espagnols s'emparèrent du Royaume de Buggie, ce prince fut crée seigneur d'Alger »<sup>4</sup>. La cité d'Alger édifée par la tribu Mezghenna à l'époque Ziride. Selon le Dr. Shaw, El-djazair de Léon et Marmol, doit être l'ancienne Icosium<sup>5</sup>. Selon Léon l'Africain Djezair Beni Mezghenna , compta au XVI ème siècle quatre mille feux, c'est-à-dire le nombre approximatif est de 16 à 20.000 habitants<sup>6</sup>.

La ville fut entourée de jardins luxuriants ces plantations forment un espace de verdure aux alentours de la ville et dans la Mitidja. Cette « plaine nourricière» , est d'une longueur d'environ quarante et cinq miles et de trente de largeur, produisant un grain bon en toute perfection, Hamdane khodja, propriétaire de père en fils d'une assez grande partie de cette plaine, donc autorité compétente, infirme ce témoignage en disant ceci : « .. le blé de ce pays est inférieur à l'autre, d'une couleur noirâtre...on ne peut le conserver plus d'un an, car il est susceptible de se

*Production alimentaire et ravitaillement de la Ville d'Alger à l'époque ottomane*

gâter, quand même la semence viendrait d'un autre lieu. Ce vice tient à l'air atmosphérique du pays... Les habitants de Mitidja ne tirent leurs vivres que de oued Djer et Miliana ; quand leurs récoltes sont insuffisantes, ils sont obligés de recourir aux pays de la partie occidentale<sup>7</sup>. Apparemment, bonnes et mauvaises récoltes se succèdent, comme partout ailleurs. Dans le cas de la Mitidja, les inondations de la partie nord de la plaine en sont pour quelques choses ; les eaux de pluies engloutissent les champs céréaliers. Vers la fin du 16<sup>ème</sup> siècle, la population d'Alger sextupla le rapport de Lanfreducci et Bosio, envoyé au gouvernement espagnol le 1 septembre 1587 donne le chiffre peu probable de 130.000 hab. la fin du 16<sup>ème</sup> siècle est représentée pour la Régence, une conjoncture marquée par ses calamités naturelles et ses désastres démographiques.

Cette population est, composée de hadars, d'environ 6000 janissaires, et de 20000 esclaves chrétiens<sup>8</sup>. D'après Fray Diego de Haëdo, le nombre de maisons à l'intérieur des murailles de la ville d'Alger, est d'environ 12200 maisons grandes et petites avec des cours d'une plus ou moins grande étendue. Donc le nombre approximatif de cette population est de l'ordre de 70.000 hab<sup>9</sup>.

En 1634, selon le père Dan Alger comptait 15000 maisons et 100.000 hab<sup>10</sup>. ces statistiques, sont bien entendu, approximatives, néanmoins, elles révèlent l'importance démographique de la ville, surtout au siècle d'or de la course ; la ville regorgeait de captifs. Quelques uns parmi eux sont devenus des « turcs par profession », c'est-à-dire des renégats. Ainsi, ils acquièrent et le mode de vie des corsaires Algériens, leur puissance, leur richesse et leur prestige<sup>11</sup>. Au 18<sup>ème</sup> siècle, les malheurs se sont succédés sur Alger : tremblements de terre, épidémies et révoltes politiques, et la fiscalité excessive qui affecta les campagnes algéroises avec le recul des produits de la course. Venture de paradis confirma le recul du nombre de la population d'Alger à 50.000 hab., y compris 2000 esclaves chrétiens. A cette époque, le dépeuplement de la Mitidja ne fait que commencer. Toujours selon de paradis, cette plaine ne fut que lacs et terres en friche<sup>12</sup>. Cependant, il est un fait indéniable que la ville d'Alger était, au début du XIX<sup>ème</sup> siècle, une ville déchue, et le souvenir d'abondance des biens et celles des hommes est désormais derrière elle. Car entre 1800 – 1830, Alger, connut ses années les plus sombres : famines, sauterelles, la peste, la hausse vertigineuse des prix des denrées notamment les céréales, et les agressions croissantes des grandes puissances à l'égard de l'odjac d'Alger.

Dans ce climat apocalyptique, William Shaller, consul des Etats unis d'Amérique, estima le nombre de la population de capitale à 50.000 âmes<sup>13</sup>. Cresti, réduit le nombre à 30.000 à cause de l'extrême décadence économique d'Alger à la veille de la conquête française<sup>14</sup>.

En comparant l'Algérie précoloniale, même au faîte de sa croissance, au Maroc et la Tunisie, le tissu urbain ne comptait que des villes d'importance moyenne à l'instar d'Alger, Constantine et Tlemcen<sup>15</sup>. D'après Haëdo, La ville d'Alger possédait un quartier marchand, lieu d'approvisionnement pour la population de la ville, on s'y introduit par Bab – Azzoun. Cette porte est fréquentée à toute heure du jour. En effet, elle donne issue à tous ceux qui veulent se rendre aux champs, dans les douars ou dans toutes les localités de la Berbérie. c'est par là que pénètrent les provisions de bouche, ainsi que les Maures et Arabes qui de toutes parts se rendent à la ville. Il y a également deux petites portes qui donnent sur la Mer, et qui laissent passage aux pêcheurs qui vont, ou prendre la mer, ou vendre en ville le produit de leur pêche : il y passe beaucoup de monde, principalement le matin. A deux cents pas de la porte de douane se trouve une autre très importante appelée Bab – dzira, donnant l'accès au port ; elle est pour ce motif extrêmement fréquentée du matin jusqu'au soir par un concours considérable de gens de mer chrétiens, maures, turcs et une infinité de marchands et gens de toute condition<sup>16</sup>. La grande rue du souk, traverse la ville en ligne directe de Bab- azzoun à la porte Bab- el-oued, elle forme une espèce de marché entouré de chaque côté d'un nombre infini de boutiques où l'on vend toutes sortes de marchandises. Près des portes Bab – Azzoun et Bab – el- oued, il y avait quelques maisons – écuries qui servent de remises aux chameaux des arabes et des maures de la campagne, qui apportent des provisions à la ville<sup>17</sup>. Vu la fertilité de sa campagne, lieu

*Production alimentaire et ravitaillement de la Ville d'Alger à l'époque ottomane*

privilegié de rencontre d'agriculteurs sédentaires, semi- nomades et nomades du Sahara, pourquoi Alger n'a-t-elle pas joué le rôle de grand entrepôt de céréales et d'autres produits alimentaires, comme l'avait fait Constantine à la même époque et sous les hafside<sup>18</sup> ? Apparemment la réponse fut implicitement donnée par Desfontaines<sup>19</sup>, qui fut informé de la manière d'ensiler le blé durant vingt ans, voire quarante, par un négociant français, établi à Alger depuis bien des années et par des Arabes de la campagne Algéroise. D'après ces informations, l'ensilage se faisait chez les tribus c'est – à – dire hors de la ville. Peut- être à cause du taux élevé de l'humidité de l'air. Seul le Beylik possédait des silos pour ses besoins propres. Pour les infrastructures commerciales ; Au temps de Laugier de Tassy, Alger comptait quatre Foundouks ou caravansérails. Ce sont de grands corps de logis appartenant à des particuliers, où il y a plusieurs cours, des magasins et chambres à louer. Les marchands qui viennent avec leurs marchandises à Alger vont loger dans ces foundouks, où ils ont toutes les commodités nécessaires pour leur commerce<sup>20</sup>. Le commerce de détail, est spécialité des maures Baldi ou citadins. Ils ont des boutiques où ils vendent les marchandises, principalement des comestibles de tout genre. Tous ces Baldi, sont exempts de taxes, d'après un privilège que leur accorda Arroudj Barberousse, afin de les apaiser, et de se faire plus facilement agréer pour maître et seigneur à l'époque où il s'empara de leur ville<sup>21</sup>. Les boutiques des marchands sont dirigées par leurs fils, ou des renégats en qui ils ont confiance ; d'ailleurs ils s'y tiennent accroupis. Ces boutiques, dans divers souks sont au nombre de 2000. Il n'est d'usage d'y habiter, les maisons où ces marchands logent avec leurs familles, s'élèvent à peu près à 3000<sup>22</sup>.

La banlieue d'Alger et la Mitidja à l'époque ottomane :

Le changement de souveraineté politique du pays, et son passage sous suzeraineté du calife ottoman au début du XVI siècle, a donné à la Régence d'Alger et à sa capitale « El-djazair- el-mahroussa », les statuts politico- administratifs sous lesquels la population a vécu durant trois siècles. Ne voulant pas d'une souveraineté limitée, les Barberousse ont arraché les plaines fertiles de l'algérois aux tribus arabes les plus puissantes : les thaalbas et les mhals. Ils ont compris par leur sens politique aigu que la souveraineté sur une ville coupée de son arrière pays n'est qu'une chimère. Economiquement parlant, l'arrière – pays d'Alger servira au gouvernement de réservoir alimentaire et source inépuisable de rente foncière et d'impôts sur la production et sur les revenus. Pour ce qui est des caractéristiques physiques, l'arrière-pays d'Alger est constitué de terres humides qu'on appelait à l'époque « fahs » . ici les sols sont alluvionnaires de couleur noires et parfois constitués de cônes alluviaux de texture grossière et rouge, et des sols limoneux lourds mais fertiles . Comme tout l'Algérois, la Mitidja et le sahel bénéficient de pluies copieuses, allant de 800 à 900 mm/ an. Réparties irrégulièrement sur les mois de l'année<sup>23</sup>.

Ces conditions exemplaires ont donné lieu à une gamme variée de cultures : blés sur les parcelles relativement élevées, cultures maraichères, le riz, d'introduction récente, pour répondre aux besoins de la minorité turque, le figuier de Barbarie, et les agrumes, introduites par les andalous de Valence. Sans les andalous, l'agriculture algéroise n'aurait pas connu l'essor qu'elle avait connu à l'époque ottomane.

l'immigration andalouse dans la banlieue d'Alger : l'émigration andalouse vers le Maghreb d'abord sporadique et individuelle, s'est accentuée après 1371, date de la chute de Séville pour aboutir à un exode massif après la chute de Grenade en 1492 et l'expulsion des andalous , qui se poursuivra jusqu'au début du XVII ème siècle . l'algérois accueillit un grand nombre de ces andalous , et devinrent , sous les auspices des Barberousse et de certains Marabouts fondateurs à l'instar de « sidi Ahmed el- kebir », fondateur de Blida, et protecteur des andalous , l'élément ethnique novateur de l'agriculture Méridjienne de l'époque . Celle-ci a connu un « boom » considérable grâce à l'outillage technique quelque peu évolué pour l'époque, ainsi que les procédés culturels basés sur les techniques d'irrigation les plus élaborées. les domaines surtout, se transformèrent en jardins luxuriants plantés de toutes sortes d'arbre fruitiers, d'ailleurs, les

*Production alimentaire et ravitaillement de la Ville d'Alger à l'époque ottomane*

andalous furent les dignes héritiers de l'agronomie andalouse arrivée à son apogée sous l'influence d'Ibn wafid , agronome du XI ème siècle<sup>24</sup> . certains d'entre eux , selon Haëdo , constituent une bonne partie de la population « Baldie » de la ville d'Alger. Et ce sont les principaux et les mieux posés, et qui vivent du produit de leurs terres d'où ils tirent beaucoup de blé , d'orge et de légumes . Ils élèvent en même temps sur leurs domaines une grande quantité de bœufs et de moutons destinés à la consommation<sup>25</sup> .

Propriété foncière dans la banlieue d'Alger entre le 16 et 19 siècle :

Après la dépossession des arabes qui, occupaient le plat pays depuis la « Taghriba » des Beni Hilal au XI ème siècle, les nouveaux maitres du pays s'appliquèrent à mettre la terre en valeur en attirant de nouveaux occupants. Ceux-ci sont essentiellement les tribus de la montagne environnante. Les montagnards surent exploiter sa fertilité. et au-delà du sahel, constate Haedo , que nous venions de citer plus haut , on découvre tout à coup les vastes et très fertiles campagnes de la Mitidja . Les riches, et des andalous de la ville se ruèrent, sur le nouvel eldorado pour se l'approprier, et ont acheté quelques parcelles ou jardins, situés dans le fahs, auprès de quelques propriétaires ou copropriétaires turcs, majoritairement d'anciens janissaires voulant parait-il, regagner leur pays à la fin de leurs carrières militaires en Algérie. Les nouveaux propriétaires ont obtenu leurs actes de propriété, dument signés et légalisés par des Cadis<sup>26</sup>.

Ces actes de propriétés, peut-être aideraient-ils, à comprendre le mode de fixation des andalus expulsés par le Roi d'Espagne Philippe III, au début du XVII ème siècle. D'ailleurs, c'est aux turcs et leurs enfants, les kologlü, que revienne la part du lion du foncier agricole , d'après l'aveu de l'un d'eux, en l'occurrence Hamdane Khodja, qui a cité les noms de quelques gros propriétaires de la mitidja depuis plusieurs générations , comme sa propre famille , et les familles Bougandoura, Bouhrawa, et Nassef khodja<sup>27</sup> . D'après leurs patronymes – surtout, dont le nom se termine par le qualificatif khodja – il s'agit de familles de grands fonctionnaires du beylik.

Le beylik, après la pacification de l'Algérie, prit possession du patrimoine foncier , hérité pour la plupart des cas sur d'anciennes concessions d'Etat « Azels » , concédés par les gouvernements successives aux tribus arabes belliqueuses et les grands seigneurs de la cour , séquestrations et les mainmises sur des propriétés Melk tombées en déshérence . Par conséquent, le beylik possédait d'immenses domaines qu'il exploitait pour ses propres besoins. Ces « Haouchs »,ou grandes métairies, fournissent tout ce qui est nécessaire pour l'armement des corsaires, la provision des camps et des garnisons, de la table du gouvernement et celle de l'odjac ou divan, qui se tient chez l'Agha des deux lunes . De paradis, donna le nombre de 16.000 haouchs<sup>28</sup> . Les plus connus de ces haouchs, on peut citer les outhanes des Beni-Khelil :ouled fayet, Maalma , Douéra, Boufarik, Melouane, sidi moussa, el- agha etc.. ces quatorze villages avaient été imposés par les Turcs au XVII ème siècle , et constituaient le Sahel d'Alger et la Mitidja. Simultanément à cela, une bonne partie des terres beylicales fut concédée aux tribus Makhzens , comme les Hadjoutes et quelques individus mêlés à eux : familiers des grands officiers de la cour du Dey que du domaine de khodjet el-khil<sup>29</sup>. Et les grandes familles maraboutiques, Grosso modo, ceux qui constituent la base sociale du nouveau régime. Les tribus raiya, exploitaient les terres Arch, à l'instar des Beni salah<sup>30</sup>, et qui payaient au Beylik le kharadj ou hokor, en plus d'un nombre de jours de corvée répartis sur toute l'année.

Modes d'exploitation des terres agricoles : Pour l'exploitation des terres agricoles ; dans les petites propriétés on recourut généralement au faire- valoir direct. Quelques familles de la Mitidja et du sahel vivaient isolées les unes des autres sur des propriétés ou domaines d'une étendue trop restreintes<sup>31</sup>. Ces types d'exploitations sont basés sur la main-d'œuvre familiale comme c'est cas dans les autres régions de la Régence. Mais pour ce qui concerne les domaines du Beylik , le recours à la corvée est monnaie courante – regardée des deux cotés comme un impôt indirect ; le concours des hommes appartenant aux tribus Raiya ; ancienne dénomination des sujets musulmans ou non musulmans, adonnés à l'agriculture surtout, et qui ne pouvaient exercer aucun emploi militaire ou civil. Par l'article VII du khatt charif de 1856, le terme de

*Production alimentaire et ravitaillement de la Ville d'Alger à l'époque ottomane*

Raiya a été supprimé, comme injurieux, est remplacé par Tabi'a. au jour fixé par l'oukil es-soltane, les cultivateurs de la tribu, sans exception, se réunissaient sur les terrains du Beylik et fournissaient deux ou trois jours de travail. À la récolte, c'était encore la tribu qui fournissait les moissonneurs. Généralement, la corvée est appelée « touiza »<sup>32</sup>. Parfois, la raiya supporte mal le poids des corvées auxquelles elle fut assujettie et refuse d'exécuter les ordres du Beylik ; les Beni-salah, tribu Raiya ont vécu plusieurs fois cette situation. Parait-il, d'après une tradition recueillie sur place, Trumelet, dans son Histoire de Blida en a longuement parlé : « après le refus net de moissonner le blé du beylik..les Beni – salah ont été attaqués. l'agha des Arabes avec un contingent des zoutna ( couloughlis de oued ezzitoun constitués en tribu makhzen),des Aribis et des mâdnas. Ces escarmouches ont coûté la vie à une trentaine d'hommes des deux cotés. La guerre ce serait éternisée, Sans l'intervention de sidi Mohammed, fils de l'illustre Marabout de Koléa, sidi Ali Ben Mbarak, qui engagea les Beni salah à demander la paix en payant une khetia de 900 Boujoux<sup>33</sup>. Dans les grandes fermes appartenant aux riches Algérois et aux hauts fonctionnaires du Beylik, le faire – valoir indirect constitue la règle ; khodja el-khil, les ministres et les Beys de Constantine et d'Oran, possédaient tous des terrains azels dans la Mitidja , exploités par des khemmas. La fixation du 1/5 au khemmas et du 4/5 au fellah, fixation qui se perd dans le temps, a été très simple. Le fellah apportait dans la combinaison, la terre, les bêtes de labour, les semences et instruments de travail. Il y avait donc cinq facteurs de production. Le partage de la récolte, se fait au prorata de chacun de ces facteurs<sup>34</sup>. Donc, le khemmas n'obtient que le fruit de son travail. Qualifiée à tort, de marché de dupes, la khemmassat , selon les juristes musulmans , n'est qu'une forme d'association entre deux parties consentantes<sup>35</sup>.

Hamdane khodja, décrit ce contrat en ces termes : « les riches de ce pays ou les propriétaires se servent d'ouvriers et de gens à gages. Quand ils engagent ou prennent à leur service un de ces hommes, ils ont l'habitude de payer ses dettes, s'il en a, ou de lui faire des avances pour l'aider dans ses besoins, comme s'ils avaient l'intention secrète de le lier à eux par ces avances qui lui sont faites. Cet homme est logé chez le propriétaire, avec sa femme et ses enfants. En contrepartie du travail fourni, le khemmès reçoit son 1/5, après avoir honoré ses dettes. Aussitôt ce partage fait, le khammès se rend au marché pour vendre ses denrées, et comme toutes les récoltes se font à la même époque, voilà pourquoi il y a une époque de l'année où le grain est meilleur marché ; mais quand les marchés sont approvisionnés par les riches, alors les prix ne varient pas »<sup>36</sup>.

Pour finir, les khammès étaient des colons partiaires, presque inféodés au sol. Le fils succédait au père ; on ne pouvait se soustraire à cette glèbe qu'avec l'autorisation du propriétaire ou du Beylik. Au reste, les khammès étaient généralement bien traités et vivaient dans une aisance relative. Leur position était quelquefois enviée et recherchée par le cultivateur libre<sup>37</sup>.

Production alimentaire et ravitaillement de la ville d'Alger sous les turcs : au milieu du XVIème siècle, Nicolas de nicolay, géographe ordinaire du Roi de France Henri II , envoyé avec Gabriel d'aramon ,en ambassade auprès du grand turc, Soliman le magnifique . au cours de ce voyage , il s'arrête à Alger dont il fait une première description détaillée qu'aucun français n'a jamais fait avant lui. Il l'a trouvé fort marchande, merveilleusement peuplée..ses habitants sont d'ethnies différentes : turcs, maures et juifs en grand nombre. Les algérois, toujours d'après Nicolas, ont deux marchés sur lequel arrivent peuples infinis des montagnes et pas seulement. On y vendait toutes sortes de fruits, grains et volailles à très grand marché. Perdrix et poules sont pareillement à grand marché ( à prix bas ). Ils ont semblablement grand nombre de chameaux, de bœufs et de chevaux<sup>38</sup>.

En poursuivant sa description de la ville d'Alger, nicolas de nicolay a vu sur le coté occidental plusieurs beaux jardins, peuplés de divers arbres produisant fruits de toutes sortes ; des melons d'une suavité incomparable, il y a aussi la pastèque de la grosseur des citrouilles<sup>39</sup>, dont l'auteur, apparemment, ignore l'existence.

*Production alimentaire et ravitaillement de la Ville d'Alger à l'époque ottomane*

Au tournant du XVI<sup>ème</sup> siècle, Haëdo, donne une description pittoresque de la banlieue d'Alger et de la Mitidja, véritables oasis de verdure, peuplés de toutes sortes d'arbres fruitiers. Le nombre de jardins dépassait bien dix mille, entretenus convenablement par des esclaves chrétiens<sup>40</sup>.

Les Algérois tiennent beaucoup à leurs propriétés, elles fournissent aux habitants tout les fruits du pays, les légumes et même les céréales. Pour beaucoup de familles des lieux de récréation et de détente. La Mitidja fournissait grandes quantités de blé, de l'orge, des fèves, des melons, des concombres et beaucoup de légumes, de cheptel et de volailles.

Les fermes produisent également le lait, le beurre, et le miel. Tous ces produits se vendent à bas prix sur les marchés d'Alger. La région fut particulièrement giboyeuse, on y trouvait en abondance la perdrix, la tourterelle, et le lièvre. La pêche maritime, constituait, et il l'est encore, le parent pauvre de l'économie de la Régence à cause de l'insécurité qui régnait dans la méditerranée. Néanmoins, la ville d'Alger est très bien approvisionnée en poissons tels la dorade, la bonite, le saumon et surtout la sardine, de nombreux coquillages, et enfin une espèce de fenouil marin<sup>41</sup> – une algue comestible-.

Au début du XVII<sup>ème</sup> siècle ou le siècle de la prospérité, le Père Dan, signala l'abondance des denrées alimentaires et à bon prix sur tous les marchés de la Régence, et notamment à Alger. Il en a donné même une série incomplète des prix de l'époque. La viande ovine ; la livre valait cinq aspres, celle du bœuf ; huit deniers, une poule deux sols, une perdrix six blancs, un levraut trois ou quatre sols. Quant au pain, il y est à si bon compte, qu'on en saurait manger pour plus de huit deniers par jour<sup>42</sup>.

Selon venture de paradis, la Mitidja à la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle, est loin d'être toute cultivée, remplie de lacs et de terre en friche. Mais les gens d'Alger et le Beylik y ont des métairies qui fournissent quand même tous les fruits et toutes les légumes qui se consomment à Alger<sup>43</sup>.

Il donne, lui aussi une série de prix des denrées alimentaires recueillie sur les marchés d'Alger pour l'année 1788 ; le pain de munition donné au Ioldachs célibataires, se vendait dans les rues aux Berranis, 10 pains pour un sol. Les herbes potagères sont presque gratuites ainsi que les fruits. Le quartier d'un gros mouton vaut 20 et 24 sols, en hiver 30, et il vaut toujours moins pour un soldat. Le Riz du pays, auparavant on l'importait de l'orient, ( de la Mitidja et de Miliana surtout ) vaut 10 à 12 livres le quintal. Les Turcs d'Alger, préparaient avec du riz leur plat national le pilau *پلاو*<sup>44</sup>. Une poule vaut un 1/8 de boujou, c'est-à-dire 9 sols. Un pain Buzai (pain oriental peu cuit) pesant 10 onces, vaut 10 aspres, environ un sol . Un cent d'œufs, 36 sols. Une paire de pigeons, 9 sols<sup>45</sup>.

En 1822, d'après E. Daumas, la Mitidja approvisionnait Alger et nourrissait 150.000 laboureurs<sup>46</sup> ; et périodiquement des populations, qu'amenaient à certaines époques les émigrations des sahariens dans le Tell dans le cadre d'un nomadisme séculaire pour l'achat des grains, la vaine pâture et le glanage, car les moissonneurs négligent les épis qui sont courts ; on laisse dans les champs beaucoup de paille avec le grain<sup>47</sup>.

Suite à la conquête française de l'Algérie et le chaos qui s'en est suivi, les laboureurs de la Mitidja, quittèrent la plaine pour aller se réfugier dans les montagnes avoisinantes. Ce qui facilita la tâche aux pionniers de la colonisation de soustraire la Mitidja à ses enfants légitimes, et fonder tout un réseau de colonies européennes. Malgré ce bilan largement positif corroboré par la concordance de témoignages divers, la Mitidja et le reste de l'arrière pays d'Alger n'étaient jamais arrivés à résoudre le problème conjoncturel de la disette, et des hausses vertigineuses des prix causées par la rareté, même momentanée, des denrées alimentaires. Le Beylik en avait conscience et a donné à la régence une administration des vivres à sa tête les plus hauts fonctionnaires du régime. Et l'application rigide et instantanée de la réglementation en la matière. Desfontaines découvrit cette réalité en 1784 lors d'un voyage dans la région de Médéa,

*Production alimentaire et ravitaillement de la Ville d'Alger à l'époque ottomane*

où l'on y récolte, tous les ans, une si grande quantité de grains. Que les arabes appellent ces contrées le grenier d'Alger<sup>48</sup>.

Hamdane khodja, confirme cette réalité en disant que lorsque les récoltes sont insuffisantes, les gens de la Mitidja sont obligés de recourir aux pays de la partie occidentale<sup>49</sup>.

De l'administration des vivres à Alger : à l'instar de la préfecture de l'annone dans la Rome antique, bien que de nature différente, les Etats musulmans, et leur dignes héritiers, les ottomans, ont donné à l'Empire et à ses provinces, une administration spécialisée dans la gestion des vivres, l'une des meilleures qui soient. Le Pacha-Régent, y veille Personnellement sur tout le processus de production, de transport, de commerce, de prix et de taxations à Alger aucun marchand n'oserait outrepasser le prix, de peur de s'exposer à de rudes peines. Ce prix est augmenté ou démuné selon l'abondance ou la disette, les saisons ou les conjonctures. Cette taxe ou fixation des prix, est regardée comme un article essentiel de la religion, et c'est par où commence un Dey nouvellement élu<sup>50</sup>. La vigilance de l'administration est portée, surtout, sur le commerce des céréales. Les objectifs majeurs de cette institution sont les suivants :

- 1) Veiller sur la stabilité de la production alimentaire, afin de garantir à la ville d'Alger un approvisionnement régulier, et éviter les fluctuations des prix, pour prévenir les disettes et les famines.
- 2) Contrôler la qualité des denrées alimentaires vendues sur le marché et les rues d'Alger. Et veiller sur le respect des poids et mesures et sur la qualité du pain vendu par les boulangeries de la ville.
- 3) Garantir l'approvisionnement gratuit aux gens du gouvernement avec les prélèvements et étrennes, que les commerçants et les artisans versent volontiers aux agents du Beylik!!<sup>51</sup>. Et la distribution gratuite aux pauvres, et aux malades des denrées confisquées, par la police, sur des marchands ou artisans indéliçats.
- 4) Assurer au trésor public une source financière inépuisable, car les marchands et les artisans du secteur alimentaire sont plus patentés de la Régence.

Les tâches de cette administration furent remplies par de hauts fonctionnaires sous la houlette du Pacha. Ces personnages sont les suivants :

Vekils es-soltane, fonctionnaires dont la mission consiste à gérer les domaines du Beylik. Et garantir les provisions de bouche aux corsaires, soldats des garnisons et à la table du gouvernement et de l'odjac.

Khodja mekhzen zraa ; il est le secrétaire des magasins aux grains, intendant des vivres, dirige et surveille la confection du pain de troupe, la distribution du grain et du pain nécessaires à la consommation de ces troupes. Il effectue le recensement des terres cultivées et la perception de l'achour sur le blé et l'orge dans les outhans ; cette perception se fait par des Caid qui prennent le titre de Caid el-achour. Il a sous ses ordres deux secrétaires l'un turc, l'autre arabe, et un Saidji (caissier) avec des mesureurs.

Khodja errahba ; il est le secrétaire des marchés aux grains , chargé de la perception des droits beylicaux sur les grains apportés au marché de la ville. Il a sous ses ordres un oukil el-kharadj , un saidji et des mesureurs.

Khodja el-ayoun , secrétaire chargé de la direction du service des eaux, l'entretien des fontaines et des aqueducs. Il a en outre, la gestion des dons pieux ou wakfs consacrés à ces ouvrages<sup>52</sup>.

Khodja el-melh, le beylik ayant le monopole du sel, ce khodja est chargé de diriger les achats de chargements et leur vente en détail. Il a sous ses ordres un oukil el-kharadj et un saidji et des mesureurs.

Khodja el-fham, il perçoit les droits d'octroi que chaque charge de charbon ou de bois de chauffage est obligée d'acquitter hors Bab-Azzoun. Il a sous ordres, un saidji et un seul agent<sup>53</sup>.

*Production alimentaire et ravitaillement de la Ville d'Alger à l'époque ottomane*

El-mouhtassib, l'institution de la hisba fut la plus éminente des institutions que la civilisation arabo-musulmane avait données à l'humanité<sup>54</sup>. Le responsable de l'institution remplit les fonctions d'inspecteur des marchés et des boulangeries. Il perçoit les droits en nature sur les fruits et légumes, sur le lait et autres denrées apportées sur le marché. Il fait également exécuter les tarifs des marchés fixés par le gouvernement. Comme il vérifie le poids et la qualité du pain. Les délinquants sont immédiatement punis de bastonnade.

Les amins des corporations, ce sont les syndics des corporations de métiers de la ville d'Alger, donc représentants de leurs camarades auprès du Beylik. Ils veillent sur l'application scrupuleuse des recommandations beylicales, assurent l'approvisionnement des marchés et des dignitaires du gouvernement, verser des patentes et étrennes au Beylik. On cite, parmi eux, les plus concernés par le problème des approvisionnements : Amine semmanine, syndic des marchands de beurre et de miel. Amine el- khabazines, syndic des boulangers. Amine essayadines, syndic des pêcheurs<sup>55</sup>.

Dans un contexte économique de type archaïque, à dominance agro-pastorale, le souci majeur des gouvernants est de garantir la disponibilité des denrées alimentaires. A partir de cette réalité incontournable, toute tentative d'exportation, ou même de fermer les yeux la traite illicite des céréales est conçu par les esprits de l'époque comme crime impardonnable. L'Europe préindustrielle et surtout la France, a connu de grandes luttes durant tout le XVIII ème siècle, entre mercantilistes, physiocrates protectionnistes d'une part et libre-échangistes de l'autre.

En Algérie ottomane, toute dérogation à cette prohibition est châtiée par le Beylik<sup>56</sup>, parfois, on préfère désigner les coupables à la vindicte publique. Néanmoins, le Dey peut parfois octroyer des Teskeres ou permis d'exportation, privilège accordé à quelques maisons de commerce, ou aux Beys de Constantine et de Mascara.

Pour les importations alimentaires, elles sont très limitées en quantité. Généralement on ne fait recours à l'importation que pendant les crises alimentaires graves, eu égard du peu de surplus alimentaires sur les marchés mondiaux, et des capacités financières limitées des Etats de cette époque. Et enfin le manque de moyens de transport et le faible tonnage des bateaux de l'ère préindustrielle.

Selon De Paradis, le commerce d'entrée à Alger se fait presque exclusivement de Marseille. Cinq ou six bâtiments chargés de papier, de quincailleries, de sucre et de café débarquent à Alger<sup>57</sup>. La consommation du café, sucre et tabac, produits coloniaux, étaient réservés aux turcs et aux riches hadars, pour se généraliser ensuite à toute la population de la Régence<sup>58</sup>. Il faut noter, qu'à partir du XVIII ème siècle, le tabac devient l'une des grandes récoltes du Royaume selon de paradis. Le tabac d'Alger est très doux, mais celui de Bône qui est un peu fort que celui des terres d'Alger<sup>59</sup>.

Parfois, et sur un concours de circonstances, le blé ou tout autre aliment, constituait le produit des prises maritimes des corsaires algériens ; généralement on le vend sur place. Il a constitué, par moment, un appoint alimentaire considérable pour la population de la ville d'Alger<sup>60</sup>.

Bien que ce système ou plan anti-famines soit d'une apparente fiabilité, la réalité est tout autre. Durant son Histoire moderne, Alger connut une série de famines atroces, réparties sur les trois siècles de la domination turque.

Crises alimentaires et famines à Alger durant l'époque moderne : entre le 16 et le début du 19 ème siècle, El-djazair a survécu au malheurs des famines causées par divers facteurs naturels mais aussi humains. Déjà ,à la fin du XVI siècle, Hassan Pacha le vénitien, arriva à Alger le 29 juin 1577 , plongée dans la famine, apportant avec lui une grande quantité de blé de la Mer noire, dans l'espoir de mettre fin au détresse de la population. Il ordonna qu'on prépare le pain et le vendre au affamés. Il se comporta de la sorte pour la distribution du beurre, du miel et des légumes. Pendant les trois années de son règne, Alger, a souffert d'une terrible famine et il força les gens de la campagne à payer leurs tributs en blé et en orge qu'il fit vendre aux victimes de la famine<sup>61</sup>. Ces mesures n'ont pas empêché la famine de sévir ; pendant l'hiver 1579, les rues

*Production alimentaire et ravitaillement de la Ville d'Alger à l'époque ottomane*

d'Alger étaient pleines de pauvres Maures avec leurs petits enfants venus des montagnes de la région et de l'intérieur<sup>62</sup>. Le XVII<sup>ème</sup> siècle fut émaillé de famines . en 1604, une terrible famine extrême dans l'Est Algérien provoqua une révolte causant la destruction du Bastion de la France accusé de contrebande et d'accaparement de tout le blé vendu par les chefs indigènes<sup>63</sup>.

L'épisode le plus désastreux pour le XVIII<sup>ème</sup> siècle, fut, sans conteste, la période allant de 1716 à 1724. Elle fut une succession de malheurs, le 3 février 1716, à deux heures du matin, un terrible tremblement de terre vint bouleverser la ville et sa campagne, beaucoup de maisons s'écroulèrent, toutes les autres furent endommagées. De nombreux incendies se déclarèrent. le vol et le pillage vinrent s'unir à ces horreurs. Les jours suivants , il y eut plusieurs secousses qui durèrent jusqu'au mois de juin, puis recommenceront l'année suivante pendant neuf mois<sup>64</sup>.

En l'an 1718, « Mohammed ben Hassan » , succéda à « Ali Chaouch ». la Régence se trouva dans une extrême misère ; aux désastres déjà cités plus haut, était venue se joindre une sécheresse de six années consécutives avec une formidable invasion des sauterelles. Les récoltes, brulées ou dévorées sur pied avaient manqué partout. La famine s'installa, on a même, enregistré des cas de cannibalisme. En Kabylie l'insurrection éclata et toucha la Mitidja, mais son Caïd refoula les insurgés et pacifia le pays. La famine a bien préparé le terrain à la peste qui décima plusieurs milliers de victimes ; la main-d'œuvre servile diminua considérablement et dont les prix de la rédemption ont triplé.

Incendie, émeute et assassinat de Dey Mohammed : au sillage des évènements cités plus haut , un terrible incendie se propagea rapidement dans lequel la quart de la ville fut brulé, ouvrant la voie à l'émeute de Taifa , qui se révolta contre le Dey aux durs châtements infligés à quelques membres de leur corporation pour pillage et désordre public. Le 18 mars 1724, à dix heures du matin , un Ioldach, tira sur le Pacha un coup de fusil, il tomba sur place<sup>65</sup>. Il faut rappeler que les janissaires ont le privilège de recourir à l'émeute, de même que si le blé et les autres provisions , venaient à manquer à tout le reste de la terre et que tous mourraient de faim, même chez le pacha, le blé ne doit jamais leur manquer à eux. Autrement, ils mettraient au pillage le blé et les vivres qu'il peut y avoir dans les maisons de la ville. Le pillage de l'hiver 1579, où une grande famine régna à Alger en est l'illustration, ils pénétrèrent alors jusque dans les maisons, y compris celle du Pacha, et ils ont poussé l'audace jusqu'à vouloir enchaîner Hassan venziano, renégat d'Euldj Ali, qui était alors pacha. Les cuisiniers des janissaires jouissent de ce privilège à l'extrême, ils se promènent devant les boutiques une hache à la main. Cette arme les fait reconnaître, et celui qui les irriterait ou aurait seulement le malheur de leur déplaire, aurait bientôt un bras rompu ou la tête brisée!!<sup>66</sup>. En expliquant la genèse du phénomène de la faim collective, on tombe toujours sur deux facteurs naturels , mais l'un est facteur décisif ; la sécheresse, l'autre, est beaucoup plus un facteur aggravant de ce fléau ; les sauterelles. Depuis l'antiquité l'Afrique du nord est suffisamment connue par son climat Méditerranéen instable et ses cycles de sécheresses. La céréaliculture dans ces régions applique la seule méthode culturale connu depuis l'antiquité, et que l'agronomie moderne nomme « Dry-farming ». C'est une culture sèche qui a pour objectif de suppléer à l'insuffisance de l'eau de pluie, la conservation de l'humidité du sol par la pratique de la jachère labourée<sup>67</sup>.

Période de crises et hausses des prix 1803- 1830 : le début du XIX<sup>ème</sup> siècle fut pour la Régence une période de calamités naturelles et de la cherté de la vie . le temps des prix stables est révolu. L'Algérie a connu la dévaluation de la monnaie ce qui entraîné une hausse vertigineuse des prix et du coût de vie. Et qui ne baisseront point même la crise passée<sup>68</sup>.

Les mémoires d'Ahmed chérif Zahhar, explique une situation économique des plus paradoxales ; pendant la famine de 1770, alors que Zahhar était encore enfant,

Le blé était rare parce qu'il a atteint le prix de 4 boujoux, les rues et les marchés d'Alger donnaient un spectacle désolant ; les cadavres gisants par terre sont nombreux. Dans une autre situation , pendant la famine de 1803, la prix du blé a atteint son maxima de 15 boujoux, et personne ne s'en est soucié ou mourut de faim<sup>69</sup>. Ce phénomène économique ne peut s'expliquer que par une certaine amélioration de la situation économique du pays .

*Production alimentaire et ravitaillement de la Ville d'Alger à l'époque ottomane*

L'année 1815, représente le début d'une hausse rapide des prix alimentaires à Alger surtout. L'invasion des sauterelles en est la cause. Le Dey Omar Pacha ordonna l'importation d'une grande quantité de blé pour vendre le pain aux affamés au prix courants des années ordinaires, mais les gens s'entretuaient devant les boulangeries<sup>70</sup>.

Entre 1815 et 1822, la régence connut une crise multiforme, les années de sécheresse et de sauterelles se succèdent, la peste, les insurrections dans les provinces et les crises diplomatiques avec les grandes puissances après la fin des guerres Napoléoniennes. Concernant les prix du blé et de l'orge, la tendance fut à la hausse surtout à Alger probablement à cause des calamités naturels et le poids excessif des charges fiscales suite au recul de la course et les dépenses excessives du Beylik et le trésor d'Etat constitué par la sueur des algériens. A partir de 1822, les prix des céréales s'effondrent, atteignant le plus bas niveau du XIX ème siècle. D'après les témoignages français à partir de 1830, le prix du blé, avant la conquête, arrivait rarement à 3 boujoux<sup>71</sup>.

En conclusion, tous les témoignages concordent sur la fertilité notoire de la banlieue d'Alger et de son arrière – pays, la Mitidja. Ces terres nourricières constituèrent de milliers de métairies et de jardins, propriétés melks des riches algérois, domaines du Beylik et concessions – Azels – au bénéfice de grands personnages de la Régence. Pour Ahl El- makhzan, le beylik, concéda un large partie de ses terres avec obligation de défendre le régime en cas de péril, jouer le rôle de supplétifs à l'armée régulière et aider à la collecte des impôts. Ceci avec la mise en place d'un mécanisme ingénieux garantissant l'approvisionnement régulier de la ville d'Alger avec toutes sortes de denrées alimentaires, permettant d'éviter ou prévenir, au moins, les crises alimentaires graves et, le cas échéant, d'en limiter les dégâts. le recours à l'importation des denrées était chose rare, de même que la distribution gratuite des vivres comme l'avait Rome dans l'antiquité et les Etats voyous des temps modernes qui entretiennent, à bon escient, toute une armée de vauriens aux objectifs politiques inavoués. Une chose sure, est que la plaine Méridjienne a nourri les hommes qui à leur tour l'ont nourri de leur sueur et leur sang. Car la vie des hommes sur les plaines Méditerranéennes a toujours été en danger. Les gens de la Mitidja, ont toujours coexisté avec la Malaria et ses fièvres atroces<sup>72</sup>, par le fait de la stagnation des eaux pendant la saison des pluies. Morphologiquement, la plaine est bordée au sud par l'Atlas Blidéen, et littéralement cadénassée du côté du nord par les collines du sahel qu'ouvrent mal les brèches de oued-el-Harrach et de oued Mazgharan, à l'Est et à l'Ouest d'Alger. En effet, la plaine souffre de l'imperfection de son système naturel de drainage dans la partie nord. La partie sud, par contre, souffre du manque de l'eau. Au cours des temps, un grand nombre de lacs et marécages se sont constitués. Le lac Halloula, en est l'exemple, il couvrait dans la saison des pluies une étendue d'environ 4000 hectares. Cette surface se réduisit de moitié environ en été. Sa profondeur était en moyenne 4 mètres, dans quelques points rapprochés du sahel, elle en atteignit 7 mètres. Les nombreux poissons qu'il renfermait étaient pêchés par les indigènes des environs. Ses bords sont délaissés par les Arabes à cause des moustiques propagateurs des fièvres paludéennes<sup>73</sup>. Et synonyme de vie, l'eau devient un instrument de la mort " aqua, ora vita, ora morta"<sup>74</sup>. Il y avait aussi le problème de l'insécurité et du banditisme, qui n'est autre qu'une revanche contre les Etats<sup>75</sup>. Certaines descentes montagnardes sont choses courantes. Les montagnes insoumises razzèrent, par moments, les plat – pays riches en blé et en bétail. En Afrique du nord, les coupeurs de bourse n'ont jamais manqué, les marchands et les voyageurs prudents vont par groupe ; et les plus habiles, se font accompagner par des Marabouts<sup>76</sup>. Après l'arrivée des français dans la Mitidja, et l'arrestation du Marabout de Koléa, le prix des denrées a beaucoup augmenté, car il protégeait les voyageurs et engageaient les populations éloignées à apporter leurs denrées, les préservant des coupeurs de routes<sup>77</sup>. Ces routes, sont presque impraticables durant toute la saison des pluies ; il n'existait dans la plaine aucune route digne de ce nom, mais seulement des pistes ou des sentiers, qui deviennent des fondrières impraticables pour les chevaux, les mulets, les ânes, et les chameaux sur le dos desquels s'effectuaient les transports, les voitures étant inconnues. Pas de ponts sur les oueds, sauf celui de haouch El-Agha sur l'Harrach. Quand un sentier rencontrait une fondrière, c'était sur un lit de branchages, de roseau,

*Production alimentaire et ravitaillement de la Ville d'Alger à l'époque ottomane*

de broussailles qu'il fallait le traverser, au risque de s'enliser<sup>78</sup>. Depuis, Les guerres de colonisation que le pays a connues entre 1830 et 1962, d'une part et une nouvelle faune de prédateurs impitoyables, ont compliqué d'avantage, les difficultés de production et d'approvisionnement, qui empêchent cette plaine de nourrir convenablement, comme elle l'avait toujours fait, la ville qu'elle nourrissait jadis avec quelques millions d'habitants de plus!! Gardons espoir.

Notes et bibliographie :

1. terme andalou pour désigner les plaines humides du littoral Maghrébin .
2. Le gouvernement de la Régence procède à la fixation des prix des denrées alimentaires.
3. Walsin Esterhazy, « de la domination turque dans l'ancienne Régence d'Alger », Paris librairie Gosselin, 1840, pp.122- 126.
4. Jean Léon l'Africain, « description de l'Afrique », vol.3, annoté par Charles Scheffer, Paris, Ernest Leroux, 1898, pp.62.
5. Shaw, « voyages de Mr. Shaw dans plusieurs provinces de la Barbarie et du Levant », tome 3, traduit chez Jean Neaulme, 1763, p.89.
6. Jean Léon l'Africain, op.cit, pp.59- 60.
7. Hamdane Khodja, « le miroir, aperçu historique et statistique sur la Régence d'Alger », Paris, Sindbad, 1985, pp.76- 77.
8. Lanfreducci et Bosio, « costa e discorsi di Barbaria, 1- 9- 1587 », R.A.vol.66, Alger, Adolphe Jourdan, 1925, pp.539- 540.
9. Haedo, fray Diego, de, « topographie et histoire générale d'Alger », traduit par : MM.monnerneau et burbrugger, 1870, imprimé à Valladolid en 1612, p.38.
10. Père Dan, « Histoire de Barbarie et de ses corsaires », 2 édition, 1646, Paris, P. Ricolet, p.89.
11. Merrouche Lemnouar, « recherche sur l'Algérie à l'époque ottomane : 1- monnaies, prix et revenus 1520- 1830, Paris, Bouchène, 2002, p.174.
12. Venture de Paradis, « Alger au XVIII siècle », édité par : E.Fagnan, Alger, Adolphe Jourdan, 1898, pp.3- 6.
13. William Shaller, « esquisse de l'Etat d'Alger », traduit par : M.X.Blanchi, Paris, librairie Ladvocat, 1830, p.66.
14. Cresti Frédéric, « Alger à la période turque, observations et hypothèses sur sa population et sa structure sociale », in : Revue de l'occident musulman et de la Méditerranée, n.44, 1987, p.128.
15. André Nouschi, « observations sur les villes dans le Maghreb précolonial », in : cahiers de la Méditerranée, n.23, 1981, villes du Maghreb, villes du tiers- monde, p.3- 4.
16. Haedo, op.cit.pp.24- 26.
17. Laugier de Tassy, « Histoire du Royaume d'Alger », tome 1, Henri Sauzet, Amsterdam, 1927, p.224.
18. Robert Brunschvig, « la Berbérie orientale sous les Hafside, des origines à la fin du 15 ème siècle », tome 1, Paris, librairie Adrien Maisonneuve, 1940, p.385.
19. Peyssonnel et Desfontaines, « voyages dans les Régences de Tunis et d'Alger », livre 2, Paris, librairie de Gide, 1838, pp.278- 279.
20. Laugier de Tassy, op.cit, p.187
21. Ibid, pp.38-41
22. Laugier de Tassy, op.cit,p.92
23. Jean Despois et René Raynal, « Géographie de l'Afrique du nord-ouest », Paris, Payot, 1967, p.36
24. Juan Vernet, « ce que la culture doit aux Arabes d'Espagne », traduit par : Gabriel Martinez Gros, Sindbad, Paris, 1985, p.56
25. Haedo, op.cit, p.41
26. Bencheneb Saaddine, « un acte de vente dressé à Alger en 1648 », R.A.vol.89, Alger, Adolphe Jourdan, 1945, pp.287- 288
27. Hamdane Khodja, op.cit, p.74
28. Venture de Paradis, op.cit, pp.2- 3
29. Louis Rinn, « le Royaume d'Alger sous le dernier Dey », Alger, Adolphe Jourdan, 1900, pp.22- 27
30. Julien Franc, « la colonisation de la Mitidja », Paris, Honoré Champion, 1938, p.65
31. Louis Rinn, op.cit, p.25
32. Eugène Robe, « de l'impôt en Algérie », Alger, Roger Bastide, 1871, pp.8- 9
33. Colonel Trumelet, « Blida », tome 1, 1887, pp.84- 85

*Production alimentaire et ravitaillement de la Ville d'Alger à l'époque ottomane*

34. Rectenwald Georges, « le contrat de la khemmassat en Afrique du nord », Paris, A.Pédone- éditeur, 1912, p.36
35. Al- Wancharissi, « corps de fetwas », texte en arabe, vol.8, Ministère saoudien des wakfs, 1981, p.150
36. Hamdane Khodja, op.cit, pp.60- 63
37. Robe, op.cit, p.9
38. Nicolas de Nicolay, « les navigations, pérégrinations et voyages faits en la Turquie », édité par : G.Silvius – imprimeur du Roi, Anvers, 1576, pp.15 – 16
39. Ibid, p.17
40. Haedo, op.cit, p.210
41. Ibid,p.212
42. Dan, op.cit, pp.82 – 83
43. Venture de Paradis, op.cit, p.6
44. Barbier de Meynard, « Dictionnaire turc – français », vol.1, Ernest Leroux, 1881, p.406
45. Venture de Paradis, op.cit, p.26
46. Daumas eugène, « mœurs et coutumes de l'Algérie », Paris, sindbad, 1988, pp.44 – 46
47. Hamdane khodja, op.cit, p.61
48. Peyssonnel et Desfontaines, op.cit, p.146
49. H.khodja, op.cit, p.77
50. Laugier de Tassy, op.cit, p.136
51. Cf tachrifat ( les étrennes)
52. Tachrifat, recueil de notes historiques sur l'administration de l'ancienne Régence d'Alger, annotées par A.Devoulx, Alger, imprimerie du gouvernement, 1852, p.29
53. Ibid, pp.29 – 30
54. Cf traité d'Ibn – Abdoun, annoté et publié par : Lévy – Provençal
55. Tachrifat, pp.33 – 34
56. Cf zahhar, le martyr de Salah Bey
57. Venture de paradis, op.cit, p.28
58. Ahmed chérif Zahhar, « moudhakirates », texte en Arabe , annoté par Ahmed toufik el- madani, Alger, S.N.E.D, 1980, p.44
59. Venture de paradis, op.cit, p.24
60. Devoulx A. « registre des prises maritimes », R.A.vol.16, 1872, Alger, Adolphe jourdan, p.74
61. Haedo ( f. d.), « Epitome de los reyes de Argel », Valladolid, 1642, traduit par : H.D. de Grammont, Alger, adolphe jourdan, 1881, pp.170- 171
62. Haedo, topographie, op.cit, p.173
63. Correspondances et documents inédits du Baron de Salignac de 1605 à 1610, publiées et annotées par le Comte Biron, lettre du 26 juin 1608 au Roi Henri IV, Paris, Honoré champion, 1889, p.220
64. De Grammont, « Histoire d'Alger sous la domination turque 1515 – 1830 », Paris, Ernest Leroux, 1887, p.277
65. Ibid, p.282
66. Haedo, topographie, op.cit, p.73
67. Augustin Bernard, « le dry – farming et ses applications en Afrique du nord », in : annales de géographie, n. 114, tome 20, 1911, pp.412 – 413
68. Merrouche lemnouar, op.cit, p.115
69. Zahhar, op.cit, p.31
70. Ibid, p.117
71. Merrouche lemnouar, op.cit, p.124
72. H.khodja, op.cit, p.64
73. Julien franc, op.cit, pp.43 – 44
74. Fernand Braudel, « la Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II », Armand Colin, Paris, 1949, pp.53 – 54
75. Fernand Braudel, « misère et banditisme au 16 ème siècle », in : annales E.S.C, 2 ème année, n.2, 1947, p.134
76. Ibid, p.140
77. H.khodja, op.cit, p.77
78. Julien franc, op.cit, p.74